

Title	Perdre la Demeure de Pham Van Ky, auteur vietnamien d'expression française : Autour du capitaine Hizen et de ses relations avec les autres personnages
Author(s)	Belouad, Chris
Citation	Gallia. 2013, 52, p. 71-80
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/26947
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

***Perdre la Demeure* de Pham Van Ky, auteur vietnamien
d'expression française :
Autour du capitaine Hizen et de ses relations avec les autres
personnages**

Chris BELOUAD

Introduction

Pham Van Ky (1916-1992) est peut-être l'écrivain vietnamien d'expression française qui a le plus marqué son temps, et qui a été le plus productif, avec une demi-douzaine de romans publiés. Son cinquième roman, *Perdre la Demeure*¹⁾ a reçu le Grand prix du roman de l'Académie française en 1961, l'année de sa publication.

Dans cet article, nous allons, après une nécessaire présentation de l'auteur et de son œuvre, nous concentrer sur les interactions entre le narrateur et certains des personnages qui gravitent autour de lui. Il s'agira d'examiner à travers ces relations la question du conflit culturel entre l'Occident et l'Orient, question centrale dans ce roman.

1. Pham Van Ky : éléments biographiques et bibliographiques

Pham Van Ky naît dans le centre du Vietnam actuel, alors composante de l'Indochine française, en 1916. Il étudie le français au Lycée du Protectorat à Hanoi, et commence sa carrière littéraire en donnant quelques poèmes en français dans une revue locale. Il part ensuite en France, dans les années 1930, pour continuer ses études à Paris. Il y étudie la civilisation chinoise, et prépare une thèse sur la religion avec le sociologue Marcel Mauss (1872-1950) à l'École pratique des hautes études. Cet intérêt pour la Chine, un pays dont la culture a beaucoup influencé celle du Vietnam, se retrouvera plus tard dans son œuvre romanesque. Après ses études, il s'établit durablement en France, et en plus de ses romans et de ses poèmes, il écrit des pièces de théâtre et des textes pour la radio française. Il s'éteint à Paris, où il a vécu la plus grande partie de sa vie, en 1992.

1) Pham Van Ky, *Perdre la Demeure*, Paris, Gallimard, 1961.

Pham Van Ky a publié six romans. Son premier roman, *Frères de Sang*²⁾, paraît en 1947. Le deuxième, *Celui qui régnera*³⁾, paraît sept ans plus tard. Ces deux romans, qui constituent ce que Nguyen Hong Nhiem appelle un « diptyque vietnamien⁴⁾ », traitent du déchirement culturel des Vietnamiens nourris de culture française et devenus étrangers dans leur propre pays. Ainsi, *Frères de Sang* décrit, à la veille de la guerre d'Indochine (1946-1954), le retour du narrateur dans son village natal après des études en France. Celui-ci entretient des relations très conflictuelles avec son père, un mandarin garant de l'ordre établi et symbole du Vietnam traditionnel. *Celui qui régnera* reprend, avec des variations, ce thème du conflit culturel entre occidentalisation et tradition.

De façon générale, le conflit culturel occupe bien évidemment une place importante dans la littérature vietnamienne d'expression française, mais Pham Van Ky est l'auteur vietnamien qui a traité ce thème de la façon la plus poussée, selon Jack A. Yeager⁵⁾, chercheur américain spécialiste de cette littérature.

Les romans suivants sont écrits et publiés au rythme rapide et régulier de trois romans entre 1958 et 1961 chez un même éditeur, Gallimard. Ils marquent aussi et surtout une rupture thématique dans l'œuvre de Pham Van Ky, puisqu'ils ne se déroulent pas dans le Vietnam du XX^e siècle, mais respectivement dans la Chine et le Japon du XIX^e siècle.

Le troisième roman, *Les Yeux courroucés*⁶⁾, met ainsi en scène les conflits entre Chinois et Occidentaux, mais aussi entre Chinois, au cours de la première guerre de l'Opium (1839-1842). Le quatrième, *Les Contemporains*⁷⁾, se passe en 1843, après la fin de la guerre de l'Opium et la cession de Hong Kong aux Anglais. Enfin, *Perdre la Demeure* se déroule au Japon en 1870, après la Restauration de Meiji.

Trois ans plus tard, en 1964, Pham Van Ky publie *Des Femmes assises ça et là*⁸⁾, un roman au caractère autobiographique, puisque le narrateur en est, une fois de plus, un Vietnamien occidentalisé.

Mais mis à part ce prolongement tardif du diptyque, on peut dire que Pham Van Ky s'est détourné de la problématique franco-vietnamienne assez rapidement, après ses deux premiers romans. Pourquoi un tel choix ? Nguyen Hong Nhiem a pu avoir accès aux manuscrits inédits de l'auteur, et forte d'une

2) *Id.*, *Frères de Sang*, Paris, Éditions du Seuil, 1947.

3) *Id.*, *Celui qui régnera*, Paris, Grasset, 1954.

4) Nguyen Hong Nhiem, « L'Échiquier et l'Antinomie Je/Moi comme Signe et Substance du Conflit Occident/Extrême-Orient dans les Œuvres de Pham Van Ky » (thèse de doctorat), Ann Arbor, Michigan, Université du Massachusetts, 1982, p. 24.

5) Jack A. Yeager, *The Vietnamese Novel in French : A Literary Response to Colonialism*, University Press of New England, Hanover, New Hampshire, 1987, p. 82.

6) Pham Van Ky, *Les Yeux Courroucés*, Paris, Gallimard, 1958.

7) *Id.*, *Les Contemporains*, Paris, Gallimard, 1959.

8) *Id.*, *Des Femmes assises ça et là*, Paris, Gallimard, 1964.

vue d'ensemble sur le travail de Pham Van Ky, nous propose l'explication suivante :

À notre étonnement, là se termine la réflexion de l'auteur sur des événements qui, pourtant, ont eu les répercussions internationales que l'on sait. C'est en lisant les nombreux manuscrits encore inédits que j'ai compris cette rupture brusque. Pham Van Ky ne croit pas à l'efficacité de l'histoire immédiate, laquelle appartient aux seuls journalistes. Lui, romancier, a besoin d'un certain recul. Ce recul acquis, l'élément catalyseur se retrouvera, des lustres plus tard, dans des œuvres bien plus mûries, dans la maturité de la production⁹⁾.

C'est peut-être là le point le plus intéressant dans l'œuvre de Pham Van Ky : ce besoin de recul vis-à-vis de l'histoire immédiate, évoqué ici par Nguyen Hong Nhiem, est peut-être aussi ce qui a poussé l'auteur à sortir d'un cadre strictement franco-vietnamien et d'un traitement à tendance autobiographique de la question du déchirement entre deux cultures. Nous allons voir de quelle façon ce besoin de recul et d'élargissement thématique prend forme dans *Perdre la Demeure*, au niveau des interactions entre les personnages.

2. Autour de *Perdre la Demeure*

Le narrateur et personnage principal de *Perdre la Demeure* est le capitaine Watakashi Hizen, membre de la nouvelle armée gouvernementale japonaise. Hizen est chargé de superviser la construction d'un chemin de fer dans le Hokkaido, construction entreprise par l'ingénieur anglais Hart. En parallèle, il est aussi chargé de former un groupe de recrues japonaises aux techniques militaires occidentales, sous la tutelle d'un instructeur français, le capitaine Neufville.

Pham Van Ky a créé ces personnages occidentaux en s'inspirant librement de deux épisodes de l'histoire de la modernisation du Japon au XIX^e siècle : celui des *o-yatoi gaikokujin* pour les personnages des ingénieurs, et celui des missions militaires françaises au Japon de 1867-1868 et de 1872-1880 pour les personnages des officiers.

Hizen et ces Occidentaux sont engagés dans une lutte de pouvoir constante, prenant pour prétexte tous les incidents qui émaillent la vie du chantier : problèmes avec les ouvriers, les recrues, le ravitaillement, les populations indigènes du Hokkaido, ou encore des bonzes exilés dans ces terres septentrionales depuis la Restauration. Cette lutte se prolonge dans une autre

9) Nguyen Hong Nhiem, *op.cit.*, pp. 24-25.

dimension, celle de la conquête amoureuse, puisque Neufville et Hart cherchent à séduire l'épouse de Hizen qui accompagne son époux dans sa mission.

Ces conflits multiples vont amener Hizen à douter de la pertinence de son propre processus d'occidentalisation, sans être non plus capable de revenir en arrière : une situation de déchirement culturel. Un autre élément qui va ébranler la confiance du capitaine est l'intervention d'Osukô, un samouraï rebelle et partisan du shogunat déchu, qui attaque régulièrement le chantier. Tous ces éléments alimentent ainsi le conflit culturel interne de Hizen, le déchirement culturel qu'il subit du fait de son processus d'occidentalisation. Finalement, l'incapacité de Hizen à trouver un point d'équilibre entre Occident et Orient entraînera une série de pertes importantes : la perte définitive de sa femme, de sa santé (une maladie subite le laissera partiellement défiguré), et enfin la perte de son statut d'officier, après une brève et vaine tentative d'opposition aux ordres de Hart.

3. Les interactions entre les personnages dans *Perdre la Demeure*

Le contexte géographique et historique de *Perdre la Demeure* permet à Pham Van Ky de sortir du double cadre, relativement réduit, des rapports franco-vietnamiens et des rapports familiaux, et de mettre en scène un conflit culturel dans un cadre élargi, avec un groupe plus important et plus varié de personnages dans des situations conflictuelles diverses.

Pour représenter et analyser les conflits entre les personnages, Nguyen Hong Nhiem a choisi l'image, à la fois pertinente et originale, de l'échiquier d'un jeu de go : chacune des actions des personnages, des « joueurs » (sans connotation ludique, est-il précisé) serait un « coup » contre d'autres « joueurs¹⁰⁾ ». Cette proposition de lecture est intéressante en ce qu'elle nous semble bien retranscrire à la fois la multiplicité et la densité des conflits décrits dans le roman. Mais on peut aussi être tenté de voir toutes ces interactions comme les émanations d'un seul conflit, un conflit primordial qui opposerait Orientaux et Occidentaux. C'est la lecture que choisit Thuong Vuong-Riddick :

Si le sujet apparent se présente comme la construction d'un chemin de fer, le thème prédominant sera celui de la lutte entre les Blancs et les Jaunes. Cette lutte revêt de multiples formes et se prête à toute une série de variations : combat de boxe, duel, rivalités amoureuses, religieuses, etc¹¹⁾.

10) Nguyen Hong Nhiem, *op.cit.*, pp. 211-216.

11) Thuong Vuong-Riddick, « Le drame de l'occidentalisation dans quelques romans de Pham Van Ky », *Présence francophone, revue semestrielle de l'Université de Sherbrooke*, n° 18, Québec, 1979, p. 149.

Cependant, malgré ce que Hizen appelle à deux reprises « la franc-maçonnerie des faces blanches en Asie » (p. 28, p. 60), le groupe formé par les Occidentaux n'est ni uniforme ni toujours solidaire. Comme le souligne Hizen, « mille petites escarmouches se déclaraient tantôt entre Français et Anglais, tantôt entre eux et Japonais » (p. 61).

Il convient donc d'examiner avec soin les relations entre les personnages dans *Perdre la Demeure*, tâche que nous allons amorcer dans cette étude en présentant les interactions que nous avons jugées les plus pertinentes pour une première approche, omettant ainsi, en toute connaissance de cause, certaines autres. Commençons par présenter la figure centrale de ce roman :

3.1. Hizen, entre Extrême-Orient et Extrême-Occident

Le capitaine Watakashi Hizen est un ancien samouraï qui, dans la décennie mouvementée précédant la Restauration de Meiji, a choisi ses camps successifs en fonction d'un seul impératif : la lutte contre les étrangers. « La puissance de l'Occident » lui ayant « dessillé les yeux » (p. 211), il intègre en tant qu'officier la nouvelle armée gouvernementale. Entre-temps, il a aussi acquis de solides rudiments d'anglais et de français qui lui permettent de communiquer avec Hart et Neufville sur le chantier du Hokkaido. Hizen va alors connaître ce que Thuong Vuong-Riddick appelle le « drame de l'occidentalisation¹²⁾ ». Hizen va chercher à se définir par rapport à cet Occident avec lequel son pays et lui-même entretiennent des rapports si ambigus, puisqu'il parle d'une « civilisation qui nous avait vaincus sans envahir notre territoire » (p. 44). La confusion et les déchirements de Hizen se manifestent sous des formes multiples au cours du récit : ainsi, dans une scène où il imagine l'empereur venir visiter le chantier, *La Casquette du père Bugeaud* alterne avec le solennel hymne japonais, *Kimigayo* (1^{re} partie, chap. 16¹³⁾).

Rappelons que cette *Casquette du père Bugeaud* est un chant militaire, aux accents comiques, de l'armée d'Afrique¹⁴⁾. Il est enseigné par les Français aux Japonais et joué par ces derniers, fort mal à propos, à certains moments-clés du récit : funérailles d'un soldat (1^{re} partie, chap. 20), inauguration d'un pont (1^{re} partie, chap. 27) ou encore escorte du samouraï vaincu jusqu'à la tente de Hizen (2^e partie, chap. 19). Ce chant ponctue ainsi les épisodes les plus tragiques du récit d'une note ironique.

12) *Ibid.*, p. 152.

13) *Perdre la Demeure* est divisé en deux parties : une première composée de 32 chapitres, et une seconde composée de 24 chapitres et d'un épilogue. Les chapitres sont relativement courts.

14) Le « père Bugeaud » auquel il est fait référence est le maréchal Thomas Robert Bugeaud (1784-1849), qui procéda à la pacification de l'Algérie dans les années 1840, avec des épisodes très violents. Au-delà du simple décalage comique produit par l'image de soldats japonais de l'ère Meiji exécutant un air militaire français au rythme enjoué, il y a donc là une référence aux aspects les plus brutaux de la colonisation.

Un autre symbole ambigu de la situation de Hizen est son uniforme français, un bel uniforme d'officier d'infanterie avec « le grand shako, le hausse-col de cuivre en forme de croissant, la tunique bleu foncé à épaulettes jaunes, le pantalon garance » (p. 13). Cet uniforme, décrit à plusieurs reprises dans le roman et marque hautement explicite du processus d'occidentalisation de Hizen, est qualifié par celui-ci de « plumage d'emprunt » dans les derniers chapitres du roman (p. 313), révélant ainsi son caractère superficiel.

Nous voyons donc que le narrateur est conscient qu'il n'est plus un samouraï (il a d'ailleurs abandonné ses sabres : 1^{re} partie, chap. 24), mais n'en est pas devenu un officier français pour autant. Et c'est justement cette conscience de sa situation ambiguë qui le pousse à s'entêter à se définir dans le cadre d'une dichotomie Occident-Orient : « En outre, personne n'ôterait de mon cerveau qu'il y a l'Extrême-Orient et qu'il y a l'Extrême-Occident » (p. 288).

3.2. Hizen et Neufville, l'antagoniste par défaut

Hizen considère, dès le début de son récit, Neufville comme une menace pour son propre prestige (p. 9). L'officier français n'est pourtant ni un ennemi, ni un conquérant au sens propre : c'est un instructeur militaire, « [...] appelé, disons sollicité, rétribué par l'empereur au même titre que les autres étrangers » (p. 11).

Cependant, quelques références à l'Algérie nous rappellent dans quelle dynamique de conquête et de colonisation s'inscrit implicitement le personnage : sa monture est un pur-sang d'Algérie (p. 49), ainsi que les chevaux dont la France a fait don à l'armée japonaise (p. 10). Et surtout, c'est le subordonné de Neufville qui communique aux recrues japonaises la partition de *La Casquette du père Bugeaud* (p. 90).

Les conflits sont multiples entre les deux hommes : c'est d'abord l'épisode du duel par procuration (pp. 46-48) entre les lieutenants respectifs de Hizen et de Neufville. Après l'épisode de l'adultère commis par la femme de Hizen avec l'officier français, le duel par procuration est suivi d'un véritable duel entre les deux officiers (pp. 233-240).

Il est donc tentant de voir en Neufville l'antagoniste naturel de Hizen. Si l'officier japonais semble parfois nous narrer son récit en ce sens, l'absence à la fois d'empathie et d'antipathie de Neufville pour le Japon et les Japonais nous suggère que celui-ci n'entre pas dans la logique de Hizen. L'officier français ne montre d'intérêt pour la culture japonaise que lorsqu'il s'agit d'acquérir une technique au potentiel militaire, comme quand Hizen s'efforce de lui enseigner la façon de tomber sans se blesser, ou encore certaines techniques de respiration (1^{re} partie, chap. 31). Mais même là, Neufville suggère de remplacer les syllabes de l'invocation bouddhique *Namu amida butsu* par celles de la

fameuse *Casquette du père Bugeaud* (p. 188). Si Hizen est tourmenté par son occidentalisation partielle, Neufville se tient, quant à lui, à distance de tout risque d'orientalisation.

Hizen comprend aussi que la conquête de sa femme par le Français n'a été pour celui-ci qu'une « amourette » (p. 253). Le narrateur s'exclame à cette occasion, à la fois avec surprise et déception : « Qu'il était léger et cynique ! » (p. 252). Ainsi le rival, l'antagoniste que Hizen s'était construit se dérobe finalement à lui.

3.3. Hizen et Katsu, le compagnon sur la route de la modernisation

Si Neufville peut apparaître comme l'antagoniste naturel de Hizen, le jeune Katsu semble être, lui, son compagnon naturel. Ce jeune interprète attaché à Hizen est en effet doublement son compagnon : il est aussi issu de la classe des samourais, et il a choisi, comme son capitaine, la voie de la modernisation et de l'occidentalisation :

Fils de samurai et donc samurai par transmission héréditaire, il appartenait à une classe inférieure à la mienne. Mais, à ma façon, il s'était européenisé en commençant par les extrémités : bottines de Paris aux pieds et, coupée, la petite queue qui se balançait sur l'occiput. [...] Il était l'image du Japon, hâtivement converti, de Kagoshima à Sapporo, à la civilisation de l'Ouest (pp. 14-15).

Lorsque Neufville affirme que ce qu'il y a de mieux en Occident, « c'est le triangle qui a immortalisé Pythagore, et son théorème [...] » (p. 144), Katsu se propose de confondre l'officier français en calculant lui-même l'hypoténuse. La nature « insaisissable » (p. 147) de la racine carrée va bouleverser l'esprit du jeune homme. Katsu, qui est aussi qualifié par Hizen de « samurai de la science » (p. 148), va être entraîné par sa soif de connaissances scientifiques vers une « folie douce » (p. 265). Ce changement ébranlera aussi Hizen : « Ainsi, c'était lui, Katsu, l'idéal auquel j'avais aspiré, la limite intellectuelle de mon aventure ? » (p. 269).

Et pourtant, la différence entre Hizen et Katsu, c'est justement que Katsu sera plus cohérent avec lui-même, puisqu'il ira jusqu'au bout de son entreprise d'occidentalisation, quitte à sombrer dans la folie douce. Il en sera « récompensé » en devenant, vingt ans plus tard, professeur à l'Université de Tokyo (p. 363).

3.4. Hizen et Osukô, le douloureux miroir du passé

Osukô, le samourai rebelle qui attaque le camp de Hizen à plusieurs

reprises, est décrit comme un « samurai de grande lignée, casqué d'argent » (p. 36). Hizen est bien conscient de ce qu'Osukô représente pour lui et vis-à-vis de lui, puisque dès leur première rencontre, il sent bien que « l'abattre, ce serait m'abattre moi-même » (p. 36).

Dans la deuxième partie du roman, Osukô vient interrompre le duel entre Hizen et Neufville et tue l'un des jeunes ingénieurs britanniques (pp. 239-242). Il est finalement capturé et blessé par Neufville et les autres Occidentaux. Installé dans la tente de Hizen, le samouraï blessé a plusieurs conversations avec son hôte. Tout en étant conscient qu'« Osukô est un mort en sursis », Hizen ne peut s'empêcher de remarquer que celui-ci est son « double en plein » (p. 323). Hizen va jusqu'à étendre cette relation à l'ensemble de ses hommes, en remarquant qu'« Osukô était nous et que nous étions lui » (p. 327).

Dans ses conversations avec le samouraï, Hizen cherche aussi à plaider pour l'Occident, sans succès. Cet échec est une nouvelle occasion de prendre conscience de son déchirement intérieur :

Mais, face à lui, j'éprouvai le besoin de plaider pour l'Europe, comme face aux Européens, pour nos traditions. Qui m'en blâmerait ? Déchiré entre deux mondes, j'exalte l'un à l'autre et inversement, afin de contrebalancer la puissance que je subis, et surtout celle qui m'effraie, étant le tout autre (p. 334).

Osukô est, comme Hizen le dit lui-même, son double. Si Katsu est allé (non sans souffrances et à un certain prix) jusqu'au bout de son occidentalisation, et que Hizen n'a pas su le faire, Osukô est celui qui a rejeté d'emblée ce processus, un miroir qui renvoie à Hizen l'image de ce qu'il a été et de ce qu'il aurait pu continuer à être.

3.5. Hizen et Eitaro, le héraut de la modernisation triomphante

Le frère cadet de Hizen, le capitaine Eitaro Hizen, est mentionné dans les derniers chapitres du roman, avant d'apparaître en personne dans le dernier chapitre. Envoyé à Formose par le gouvernement japonais pour une mission secrète, il accomplit celle-ci avec succès. En dehors de sa mission, il tente aussi de faire sauter à la dynamite la cime du mont Morrison, sous prétexte que celui-ci dépasse le mont Fuji de quelques centaines de mètres, outrage inacceptable pour le fier Japonais qu'il est. Pour Hizen, son jeune frère était « déjà entier et farouche dès la plus tendre enfance, voué corps et âme à la grandeur future du Japon, jamais encombré de problèmes, tout d'une pièce » (p. 343).

Suprême ironie, c'est Eitaro qui est envoyé dans le Hokkaido pour dégrader son frère aîné et prendre sa place. Osukô représente un choix clair,

Eitaro en représente un autre.

4. Conflits externes, conflit interne. Conflit artificiel ?

Perdre la Demeure apparaît comme un roman du conflit, avec tout d'abord des conflits superficiels ou externes (luttres de pouvoirs) entre l'Occident et l'Orient, représentés respectivement ici par le groupe de Neufville et Hart et par celui de Hizen. Ce dernier souffre par ailleurs d'un conflit interne, d'un déchirement entre une modernité qu'il cherche à embrasser et une tradition dont il ne peut totalement se défaire :

Et je songe toujours à la virilité de mes ancêtres que j'ai abandonnée pour celle de l'Europe. La virilité de l'Europe ! [...] Je l'ai acquise, en échange de l'autre, dans ce marché de dupes, par suite d'une simonie flagrante (p. 275).

Ainsi, l'indécision de Hizen se construit et s'amplifie au fil du roman à travers de multiples micro-conflits, dont Hizen sort toujours plus indécis et plus frustré. Mais peut-être Hizen crée-t-il lui-même les conditions de sa propre souffrance ? C'est ce que l'un des ingénieurs de Hart, Antell, laisse entendre :

— Qu'en savez-vous, Hizen ? Quand donc est-ce que vous parviendrez à ne plus opposer les Blancs aux Jaunes ?

— Mais, Antell, que serais-je, moi, que resterait-il de moi, si je n'opposais pas l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident (pp. 286-287) ?

On le voit, Hizen semble se complaire dans une certaine logique opposant Occident et Orient. C'est dans cette logique qu'il a cherché à ériger le nonchalant Neufville en antagoniste. C'est aussi cette logique, ce besoin de se situer entre deux pôles opposés, qui a entravé son processus d'occidentalisation. Et Hizen ne possède ni la soif absolue de connaissances de Katsu, ni la détermination absolue de son frère Eitaro pour l'aider à dépasser cet état afin de pouvoir rallier, définitivement, un des deux pôles.

Marque symbolique de cet état, Hizen est affligé, dans les derniers chapitres du roman, d'un zona qui le laisse à moitié défiguré (2^e partie, chap. 18 et 19). Cette défiguration partielle crée une étrange asymétrie : la partie droite de son visage est figée en un « rictus hideux » (p. 328), tandis que la partie gauche reste normale. Asymétrie qui fait écho au piège dichotomique dans lequel le narrateur semble être pris. Hizen n'a pas su éviter ce piège en se contentant, tout comme le samouraï Osukô, de se définir par rapport à soi-

même, et non dans le cadre de cette dichotomie.

Mais plus encore que le zona qui frappe et défigure Hizen, c'est la scène du suicide du malheureux Osukô qui nous révèle le mieux le piège dans lequel le narrateur est tombé (2^e partie, chap. 24, pp. 354-355).

Capturé par les Européens, et souffrant d'une blessure qui a commencé à se gangrener, Osukô est autorisé à se faire hara-kiri, et le narrateur est celui qui doit l'achever en le décapitant. Cependant, au dernier moment, Hizen ne réussit pas à accomplir le geste rituel. Paniqué, il jette son sabre et s'empare d'un pistolet, mais ne réussit toujours pas à achever le samouraï agonisant. Cruelle ironie, c'est finalement Neufville qui tend son propre pistolet à Hizen pour lui permettre d'achever Osukô.

Symboliquement, Hizen, en s'acharnant à se définir à travers cette dichotomie opposant Extrême-Orient et Extrême-Occident, s'est si bien enfermé dans ses propres incertitudes qu'il ne réussit pas à utiliser les armes de l'Occident (le pistolet), mais ne peut plus utiliser celles de l'Orient (le sabre). Cette scène nous dit que Hizen n'a su ni devenir un homme nouveau, ni tuer son ancien moi : il a donc échoué à se libérer du piège dichotomique. Au-delà de cet échec, une question importante apparaît en filigrane : son sort malheureux, dans lequel il entraîne aussi le samouraï Osukô, résulte-t-il vraiment d'un conflit entre Occident et Orient ? Ou provient-il de l'incapacité de Hizen à dépasser son propre déchirement, à se libérer de ces catégorisations et à trouver une autre façon de se définir qu'en se référant à ces deux pôles ?

Pham Van Ky était un homme vivant entre deux cultures, entre deux mondes. Né au Vietnam, il a fini ses jours en France. De langue maternelle vietnamienne, il a fait du français sa langue d'expression, sa langue pour parler au monde. Il a vu son pays natal, le Vietnam, et son pays nourricier, la France, se déchirer au cours de la guerre d'Indochine. Il a certainement lui-même vécu une partie des affres qu'il fait connaître à son personnage dans le roman. Aussi a-t-il peut-être voulu, à travers les tourments et l'échec final du capitaine Hizen, non pas seulement décrire les multiples conflits, tantôt superficiels, tantôt plus profonds, qui surgissent lorsque des cultures différentes doivent cohabiter, mais aussi et surtout exprimer la nécessité, toujours pressante, de surmonter les déchirements et de sortir des logiques d'opposition dans de telles situations.

(Chargé de cours non titulaire à l'Université Kwansei Gakuin)